

« Le vendredi, 20 novembre. la *Marie-Angélique* arriva de Dunkerque à l'embouchure de la Tyne, et, le 30, elle se trouvait mouillée à Pelaw-Main. La nuit était froide; le capitaine avec son frère, qui couchaient dans la dunette, voulant se réchauffer avant de se mettre au lit, placèrent dans un pot des cendres chaudes, au-dessus desquelles ils étendirent quelques morceaux de charbon. A huit heures, tous deux se couchèrent, ayant l'imprudence de ne pas éloigner, ou du moins éteindre le feu. La vapeur délétère, ne trouvant pas à s'échapper par les portes, soigneusement fermées, ne tarda pas à se répandre dans la chambre. Le lendemain matin, on ne vit pas le capitaine se lever comme l'ordinaire, pour faire l'appel de l'équipage; le mousse, craignant qu'il ne fût malade, entra dans la chambre, il ne trouva plus que deux cadavres.

—Voici un fait qui vient à l'appui de ce qui a été dit déjà sur les dangers que présente le maniement du filmi-coton. Ces jours derniers, plusieurs chimistes distingués, attachés à la manufacture d'indiennes de M. Girard, à Déville, ont fait une expérience qui a failli leur coûter la vie. Ces Messieurs voulaient connaître les propriétés du filmi-coton. Après lui avoir fait subir les préparations nécessaires, ils ont eu recours à la vapeur pour le sécher promptement. Le coton était placé dans une capsule en fonte en contact direct avec la chaleur. Au bout de quelques minutes, une explosion épouvantable eut lieu, quatre-vingt carreaux furent brisés, le plancher fut troué, et le bâtiment tout entier fortement ébranlé. Par un hasard providentiel, aucun de ces Messieurs n'eut la plus petite égratignure.

Le fils de don Carlos.—On lit dans la « Gazette d'Aix-la-Chapelle : »

« Des sommes considérables ont été mises à la disposition du fils de Carlos, et le concours de l'Angleterre lui a été promis s'il voulait insister à donner à l'Espagne des institutions conformes à l'esprit du tems. Les négociations sur cet objet important sont commencées. Les représentations du gouvernement français tendant à empêcher les enrôlemens que le prétendant fait en Angleterre sont non seulement demeurées sans résultat, mais ont été même accueillies d'une manière très-hautaine.—Les cours d'Italie montrent le plus d'ardeur à soutenir les prétentions légitimistes. On acquiert de plus en plus la conviction que le voyage de l'empereur de Russie en Italie a eu un but profond, car, dès cette époque, il était déjà question du mariage du duc de Bordeaux.—On regarde la diplomatie française comme sérieusement mal informée.

—Un fils de fermier des Flandres, âgé de 15 ans, a mis le feu à l'habitation de son père, parce que sa mère l'avait frappé.

—On lit dans l'*Union de l'Ouest* :

« Un drame touchant se passait ce matin à la cure d'une paroisse de notre ville. Un pauvre homme, tout bleu par le froid, les larmes aux yeux, et mourant d'inanition, implorait du vicaire la simple obole de l'Evangile. Il en reçut un décime.

« Il allait sortir, lorsque se risant, et enhardi sans doute par l'aumône qu'il venait de recevoir :—Mon bon Monsieur, dit-il au vicaire, j'oserais vous demander un morceau de pain; car je n'en ai pas mangé depuis trois jours. Qu'à cela ne tienne, mon ami.—Et tendant la main à son malheureux solliciteur, le charitable ecclésiastique le conduisit à la cuisine.

« Là, après avoir réchauffé ses membres grelottans, cet homme, taillé en hercule, regardant ses bras musculeux, mais amaigris, se reprit à pleurer.—O, Monsieur, que je mangerais bien un peu de soupe; j'en ai tant besoin.—Vous en aurez, mon ami, revenez dans une heure.

« Tant de misère et de charité aux prises, c'était vraiment un émouvant spectacle.

« Le jeune abbé ayant hasardé quelques mots de morale et exprimé sa surprise de ce qu'un gaillard aussi vigoureux préférât l'aumône au travail :—Du travail, Monsieur; mais j'en demande à cor et à cris, je ne veux que cela; je suis allé hier à la mairie en solliciter; on m'en a refusé, parce que je n'avais pas de pelle, une pelle qui coûterait au moins 4 fr. ! Quelques minutes après, ce pauvre était heureux, car il pouvait se procurer du travail.

ITALIE.

—On écrit de Gènes, le 14 décembre :

« La soirée d'avant-hier a été marquée ici, dans le port et sur la côte, par plusieurs sinistres déplorable.

« Vers quatre heures de l'après-midi, le commandant du port ayant remarqué que le baromètre était descendu au-dessous de la tempête, et que le vent, qui était en plein nord, avait tourné tout à coup au sud-ouest, fit donner avis aux navires ancrés dans le bassin de chercher un mouillage plus abrité. A peine ces avertissemens salutaires avaient-ils été donnés, que l'ouragan éclata avec une fureur extraordinaire. Des vagues d'une hauteur effrayante ne tardèrent pas à battre les deux môles, et bientôt à les surmonter entièrement. Elles déferaient en mugissant jusque sur les quais, et inondaient d'écume les avoisinantes. Un tourbillon de vent, qui venait du large, atteignait les navires groupés le long du port et les poussait violemment les uns contre les autres. De fortes avaries en sont résultées.

« Trois bâtimens, chassés sur leurs ancres, se sont perdus. L'un, appartenant au commerce grec, n'a plus offert, après quelques minutes, qu'un amas de débris flottans; trois hommes ont péri en cherchant à se sauver. L'autre, navire sardé à trois mâts, appartenant à la maison Rocca, s'était engagé dans les brisans, où les vagues le couchèrent sur le côté; l'équipage, heureusement, parvint à gagner le rivage. Le troisième, une balancette sardé, est venu se heurter contre une frégate; par bonheur, l'équipage étant

parvenu à se cramponner aux cordages de la frégate, a pu échapper à la mort : la balancette, allant en dérive, s'est brisée en mille pièces sur les rochers de St. Lazare.

« S. A. R. le prince de Carignan, qui exerce à Gènes les fonctions d'amiral, a dirigé en personne le sauvetage. De grands feux avaient été allumés par ses ordres sur les points dangereux; les autorités et les marins de service ont fait noblement leur devoir. Une foule immense, accourue sur les quais, contemplant avec horreur ce spectacle terrible.

« Le bateau à vapeur le *Dante* a couru dans le port les plus grands dangers; il n'a pu se maintenir contre la tempête qu'en chauffant à toute vapeur. Dans la nuit, le *Télémaque*, bateau-poste du Levant, venant de Marseille, est venu relâcher ici; il est reparti hier pour Livourne.

« Plusieurs sinistres ont eu lieu sur la côte. On porte déjà le nombre des victimes à treize, et l'on est loin de connaître toute l'étendue des désastres occasionnés par cette tempête, qui avait le caractère de celles que les marins nomment *tremblement de mer*."

AUTRICHE.

—On lit dans un journal :

« Le comte Rodolphe de Lutzow, ambassadeur extraordinaire d'Autriche près la cour pontificale, vient, après une longue absence, d'arriver à Rome, de retour de Vienne. Le lendemain, de son séjour dans cette ville, il a eu une longue conférence avec l'ambassadeur de France, M. le comte Rossi." *Univers.*

NORWÈGE.

—On écrit de Christiania, le 4 décembre :

« Samedi dernier, à environ sept heures et demie du soir, par un tems pluvieux et une obscurité complète, nous avons observé un météore singulier. Un torrent de feu, semblable à une pluie d'étoiles filantes, et qui paraissait sortir d'un même point du ciel, répandit subitement une lumière pareille à celle du jour. Ce météore se dirigea du Nord-Est au Sud, et a été visible pendant quinze à vingt secondes. *Univers.*

ALGÉRIE.

—On lit dans l'*Akhbar* :

« Conformément aux conventions primitivement arrêtées entre Abdel-Kader et le gouvernement français, les prisonniers français devaient être échangés contre un certain nombre de prisonniers arabes qui avaient été dirigés depuis quelque tems sur la province de l'Ouest; mais l'Emir, par un changement de détermination qui n'est pas encore expliqué, ayant accepté une rançon de 30.000 fr. pour les prisonniers français qui restaient en son pouvoir, les prisonniers arabes n'ont pas été rendus, et sont arrivés aujourd'hui à Alger, d'où ils seront de nouveau envoyés en France."

—On écrit d'Alger

« Un marabout fort vénéré ici, Sidi-Abd-Allah, qui avait donné son nom à la rue qu'il habite, vient de mourir à l'âge de cent dix ans. Ce saint personnage n'était pas sorti de chez lui depuis vingt ans, si ce n'est de loin et la nuit, pour aller au bain. Depuis le même espace de tems il n'avait touché ni à sa barbe ni à sa chevelure. Les indigènes assurent qu'il n'avait jamais vu le visage d'un Français, de sorte que, si ce n'est par oui-dire, il pouvait ne pas s'apercevoir qu'Alger était sorti des mains de l'islam pour tomber dans celles des adorateurs du Christ.

« C'est sans doute à cause de cela surtout que les musulmans le considéraient comme un saint."

JAPON.

—Nous trouvons dans la *Presse* quelques détails assez curieux sur les motifs qui ont pu engager l'amiral Cécille à se présenter sur les côtes du Japon, où il a été reçu à coups de canon. Suivant la *Presse*, à qui nous laissons la responsabilité de sa relation, le roi des Pays-Bas, mû par un beau zèle en faveur de la civilisation, aurait profité de l'expédition des Anglais contre la Chine pour engager l'empereur du Japon à étendre à tous les pavillons européens la faveur dont jouit seul le pavillon hollandais de paraître dans les ports de l'empire. Cette lettre resta deux années sans réponse, et l'amiral Cécille put supposer que l'empereur du Japon, sans vouloir prendre encore d'engagemens, ne repousserait pas sa visite. Dans l'intervalle, cependant, l'Empereur avait fait expédier au roi de Hollande la lettre suivante, qui ne laisse plus aucun espoir de voir s'ouvrir les ports du Japon, à moins que les puissances européennes ne prennent le parti de les ouvrir par le procédé que les Anglais ont employé en Chine.

Voici la lettre de l'Empereur telle que la donne la *Presse*; le style n'en est guère japonais.

« J'ai suivi avec attention les événemens qui ont amené un changement fondamental dans la politique de l'empire chinois; et ces événemens mêmes, sur lesquels s'appuient les conseils que vous me donnez, sont pour moi la preuve la plus évidente qu'un royaume ne peut jouir d'une paix durable que par l'exclusion rigoureuse de tout les étrangers. Si la Chine n'avait jamais permis aux Anglais de s'établir sur une vaste échelle à Canton, et d'y prendre racine, ou bien les querelles qui ont causé la guerre n'auraient pas eu lieu, ou bien les Anglais se seraient trouvés si faibles qu'ils auraient tout d'abord succombé dans la lutte. Mais dès le moment qu'on s'est laissé entamer sur un point, on est devenu plus vulnérable sur les autres. Ce raisonnement a été fait par mon trisaïeul, lorsqu'il s'est agi de vous accorder la faculté de trafiquer avec le Japon; et sans les témoignages d'amitié sin-